AVIS AUX MERES

QUI SE PROPOSENT DE NOURRIR LEURS ENFANS,

SUR un moyen propre à les favoriser dans cette pénible fonction.

PAR M. BRU,

ANCIEN Chirurgien d'Armée & d'Infanterie, Maître en l'Art & Science de la Chirurgie de la ville de Montauban, & Accoucheur.

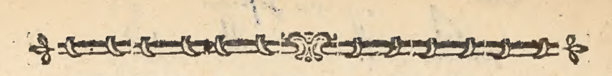
L'expérience est aveugle, si elle n'est éclairée de la raison; & la raison trop vague & trop incertaine, si elle n'est fondée sur l'expérience. *Bayle*, discours sur l'expérience & la raison, seconde édition, page 1.



A TOULOUSE,

Et se vend chez l'Auteur, rue du vieux College à Montauban.

M. D. CC. LXXX.



AVERTISSEMENT.

CE n'est qu'à la sollicitation de quelques personnes que je donne maintenant ce mémoire; il est extrait d'un ouvrage beaucoup plus étendu, que je me propose de publier, sur la matiere des accouchemens, & sur l'hygiene des meres & des enfans nouveaux nés; mais comme c'est un travail de longue haleine, & que les occupations journalieres de mon état m'empêchent de m'y livrer avec une certaine assiduité; je me rends aux desirs des personnes que l'amour du bien public, détermine à me faire cette demande, persuadé avec elles, qu'il seroit injuste de priver plus long-temps les meres *d'un secours aussi salutaire à leur santé, ainsi qu'à celle de leurs enfans. Puissent-elles trouver dans mon empressement un témoignage authentique de l'admiration que j'attache au dévouement avec lequel presque toutes réclament aujourd'hui le respectable nom de* mere*, & croire que je sacrifierai toujours toute sorte d'intérêt, quand il s'agira de secouer les préjugés qui leur rendent leur tâche périlleuse ou plus pénible.*



AVIS AUX MERES

QUI SE PROPOSENT DE NOURRIR LEURS ENFANS.

DEPUIS que la Philoſophie a répandu quelques traits de lumiere dans la ſociété, nombre de préjugés ont diſparu; mais principalement parmi les perſonnes qu'une bonne éducation rend propres à éprouver les influences d'une ſaine morale, & qui vont puiſer dans la nature, avec le flambeau de la raiſon & de l'expérience, la ſource de toutes les vérités phyſiques. Le ſexe, dont la pénétration eſt auſſi forte que la ſenſibilité exquiſe, n'a pas été long-temps à reconnoître que le premier devoir des *meres*, le plus *ſaint* & le plus ſacré, étoit celui que leur impoſe la *nature* dans toutes les conditions, de nourrir leurs enfans, & qu'il ne pouvoit y avoir qu'une dépravation totale des mœurs capable d'inſpirer l'idée barbare de confier les enfans nouveaux nés, aux ſoins des nourrices mercenaires.

Ces conſidérations; dont l'expérience la plus ſolemnelle, & en même temps la plus malheureuſe, a prouvé la juſteſſe & la ſagacité, ont excité les meres à réclamer des droits trop long-temps abandonnés, & de telle maniere qu'aujourd'hui il en eſt peu qui veuillent partager ce reſpectable nom, & qui ne ſoient jalouſes de le mériter complettement.

Mais leurs deſirs ne s'accordent pas toujours avec

leurs facultés ; il en est, dont la constitution foible & valétudinaire, semble leur imposer la loi de renoncer à ce devoir ; en effet, les femmes élevées dans l'opulence, & desquelles malheureusement on a trop négligé l'éducation physique, sont, en général, impropres à l'alaitement. Leurs organe foibles & peu développés ne sauroient élaborer une suffisante quantité de nourriture pour sustenter un enfant & pour fournir à son accroissement rapide ; de sorte qu'une *mere* telle que nous la supposons, qui s'exposeroit à nourrir son enfant sans prendre des précautions propres à remplir son insuffisance, s'achemineroit indubitablement vers sa perte, & en entraînant celle de son fruit.

Il est naturel d'observer que moins un enfant prend de lait, mieux cet aliment se trouve conditionné, attendu que son issue lente & modérée lui donne le temps de s'épurer de toutes les humeurs crasses & superflues qui flottent avec lui dans le torrent de la circulation. La mere qui se trouve en pareille circonstance n'est jamais exposée aux suites qu'une succion trop forte & une secrétion forcée sont capables de déterminer à son désavantage. Mais comment concilier la voracité ordinaire des enfans avec cette sobriété si desirable, & principalement chez les nourrices d'une foible constitution ? On le peut aisément, & c'est ce que je me suis proposé d'indiquer dans ce mémoire ; non d'après une spéculation réfléchie & séduisante, mais bien d'après l'expérience la moins équivoque.

Quand on prévoit qu'une *mere* pourroit manquer de lait avec le temps, ou tout au moins, qu'elle n'en pourroit avoir que de mal conditionné, il convient qu'on accoutume son enfant à user d'un aliment analogue à son âge & aux forces de son estomac : telle est la bouillie que je vais décrire, laquelle, sans avoir aucun des inconvéniens de celle qu'on fait communément avec le lait & la farine, en a tous les avantages.

Bouillie pour un nouveau né.

Prenez quatre cuillerées à caffé de rapure fine, faite du pain de froment bien levé & convenablement cuit; mettez-la dans un petit pot de terre vernissé, que vous consacrerez dorénavant au même usage; versez par-dessus cinq onces de petit lait clarifié; laissez bouillir le tout pendant quelques momens; ajoutez-y une cuillerée à caffé de sucre blanc réduit en poudre, & la bouillie sera faite.

Cette bouillie convient aux enfans du premier âge; mais la quantité doit en être augmentée à mesure qu'ils avancent dans leur accroissement; de sorte qu'à la fin du quatrieme mois la dose doit être double, & elle doit même avoir un peu plus de consistance. Il ne faut pas néanmoins en faire une espece de mortier; il y a un terme où il convient de se fixer, & l'expérience m'a appris que même dans un âge avancé, il étoit essentiel qu'elle coulât librement sur la cuiller.

On observera depuis le quatrieme mois en sus, dans le progrès de l'augmentation, les mêmes regles que depuis la naissance jusqu'au quatrieme mois, non cependant qu'on ne puisse les modifier ou les outre-passer, suivant les circonstances; c'est l'appétit de l'enfant & le peu de lait de la *mere*, qui doivent en fixer la quantité.

Le lait d'une nouvelle accouchée est d'un goût désagréable pendant les trois ou quatre premiers jours, ou, pour mieux dire, jusqu'à ce que la fievre de lait a passé; jusqu'à cette époque il contient des parties alkalescentes, que la fermentation fébrile doit détruire, qui le rendent purgatif; de sorte qu'il n'acquiert ces bonnes qualités, que du moment ou cette révolution critique a eu lieu. Ainsi,

il faut ſaiſir le moment où la mere éprouve cette fievre, pour commencer à donner de la bouillie à l'enfant : juſques-là il auroit été imprudent de le tenter, d'autant que le lait de la mere devant opérer comme purgatif, & l'enfant ayant beſoin d'évacuer ſon méconium, on courroit les riſques que la bouillie ne troublât cet effet, ce qui porteroit indubitablement un préjudice notable au nouveau né. Mais auſſi, ſi l'on différoit plus long-temps, il ſeroit à craindre que l'enfant refuſât d'uſer de cet aliment, attendu que le lait s'étant épuré, & ayant acquis une ſuavité plus éminente que celle de la bouillie, il flâtteroit davantage le goût du petit individu, ce qui pourroit lui donner une répugnance invincible pour la bouillie. C'eſt une obſervation que j'ai eu lieu de faire à l'égard d'un enfant, & que des circonſtances malheureuſes rendirent par la ſuite, victime de ſon indocilité.

Il n'eſt pas moins eſſentiel de régler les enfans ſur l'uſage de cet aliment ; ſi on leur en donnoit irréguliérement & à toute heure du jour, ou toutes fois qu'ils pleureroient, un repas troubleroit l'autre, les digeſtions ſeroient laborieuſes & imparfaites, & par conſéquent les réſultats toujours vicieux. L'on doit donc ſe borner à donner de cette bouillie trois fois le jour ; ſavoir, le matin au lever de l'enfant, l'après-midi & le ſoir à ſon coucher : la doſe indiquée ci-deſſus doit ſuffire pour ces trois repas.

Les enfans mangent cette bouillie avec une eſpece de ſenſualité ; elle les nourrit parfaitement, les tempere, & modere beaucoup l'acide dont leurs premieres voies ſont bientôt inondées, à raiſon de la rancidité que le lait contracte dans les lieux chauds par la fermentation. C'eſt cette même rancidité qui devient plus ou moins effective, ſuivant que les *meres* ſe nourriſſent des alimens plus ou moins alkaleſcens, qui occaſionne les coliques des enfans, dont la plupart ſont ſi violentes, qu'elles

excitent ſouvent des convulſions. C'eſt cette même rancidité encore, qui donne tant d'acrimonie aux excrémens, que leur ſéjour plus ou moins long dans les langes, excite des rougeurs très-cuiſantes ſur toutes les parties du corps de l'enfant, qui ſe trouvent expoſées à leur impreſſion. On prévient tous ces accidens en faiſant uſer de la bouillie ci-deſſus, parce qu'elle émouſſe les pointes acides du lait de la mere, & par cela même elle doit être conſidérée, non-ſeulement comme aliment, mais auſſi comme remede.

La difficulté d'avoir du petit lait, d'en avoir toujours du bon, & de le conſerver dans cet état, ſembleroit être un empêchement à ce qu'on ne pût ſuivre cette méthode ſalutaire. Rien moins que cela; pluſieurs meres auxquelles je l'ai conſeillé, l'ont ſuivie fort aiſément, & je la pratique même avec ſuccès depuis quatre mois pour un de mes enfans, que ſa mere, qui eſt d'une petite conſtitution, nourrit avec la plus grande facilité; car dans vingt-quatre heures elle ne lui donne que quatre fois la mamelle, & jamais la nuit.

Si néanmoins on deſiroit quelque choſe de plus aiſé, on pourroit remplacer le petit lait par le ſucre de lait, lequel étant fondu dans l'eau, réunit à peu près les mêmes avantages que le petit lait; il en offre même que ce dernier ne ſauroit établir; car perſonne n'ignore qu'il eſt des pays où le lait des animaux eſt plus ou moins bon, à raiſon de l'air qu'ils reſpirent & des plantes dont ils ſont nourris; & comme ce ſont ordinairement ces mêmes lieux qui fourniſſent le plus de lait, il réſulte que ce n'eſt guere que dans ces endroits où l'on puiſſe fabriquer le ſucre de lait pour le donner à un prix médiocre; or, en remplaçant le petit lait par le ſucre de lait, on pourroit jouir à *Paris*, & autres lieux de l'intérieur du *Royaume*, des avantages de la ſalubrité du lait des *Alpes* & des *Pirénées*.

Ce n'eſt pas encore la ſeule choſe qu'offre de

précieux le ſucre de lait : par exemple, ſuppoſons pour un moment que la bouteille qui contient le petit lait vienne à ſe caſſer, comme cela eſt très-poſſible, & qu'on n'en trouve plus chez la laitiere; ſuppoſons que le pot dans lequel on fait la bouillie, ſe renverſe ou ſe caſſe au feu, ainſi que cela arrive très-ſouvent : comment s'y prendre pour le remplacer? cela n'eſt pas abſolument impoſſible; mais en attendant le temps ſe paſſe, l'enfant manque ſon heure, & gémit du retard qu'on lui fait éprouver. Suppoſons encore que la *mere* veuille aller paſſer quelques jours à la campagne avec ſon nourriçon, peut-elle ſe promettre de trouver en route du petit lait? Peut-elle ſe promettre d'en trouver dans le lieu où elle ſe propoſe de ſéjourner?... avec le ſucre de lait elle ne ſera pas en peine, & pourra aller par-tout avec confiance.

Le ſucre de lait a donc des avantages évidens ſur le petit lait. On en trouve abondamment à *Geneve*, à *Strasbourg*, & ſans doute dans toutes les Villes circonvoiſines des *Alpes* & des *Pirénées*. Le plus haut prix eſt de 6 francs la livre.

Maniere de préparer la bouillie, avec le ſucre de lait.

Faites bouillir dans ſix onces d'eau, un gros de ſucre de lait, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement fondu, ce qui eſt l'ouvrage d'un peu de temps, car il ſe fond difficilement; enſuite, ajoutez quatre petites cuillerées à caffé de bonne rapure; laiſſez bouillir le tout à petit feu pendant un petit intervalle de temps, & la bouillie ſera faite.

Dans le cas préſent il n'eſt pas néceſſaire d'y ajouter du ſucre ordinaire, excepté, néanmoins, que la rapure n'eût été tirée d'un pain un peu trop cuit,

ce qui donneroit à la bouillie un peu d'amertume ; au reſte, il eſt facile d'en juger en la goûtant.

Si l'enfant étoit d'une complexion maigre, ou que la mere fût incommodée & qu'on eût à craindre quelque changement dans l'embonpoint du petit individu, on pourroit rendre cette bouillie plus ou moins nourriſſante, en augmentant la doſe du ſucre de lait (1).

On a beaucoup crié contre l'uſage de la bouillie ordinaire ; les uns ont prétendu qu'il falloit en bannir le lait, & le remplacer par du bon bouillon ; les autres ont dit qu'il falloit renoncer à l'un & à l'autre, & ne donner qu'une panade faite avec l'eau, la mie de pain & le ſucre ; des troiſiemes, enfin, ont ſoutenu qu'il falloit les abandonner toutes : malgré cela, nos enthouſiaſtes n'ont pas été obéis ; les meres, & ſur-tout dans les Provinces du Nord, ont donné de la bouillie faite avec le lait & la farine, & n'ont jamais vu effectuer les prédictions de nos faux Prophetes. Je connois nombre d'enfans qui n'ont jamais pris d'autre aliment que cette bouillie, & qui ont parfaitement réuſſi : nous en avons pluſieurs exemples dans cette Ville. Quoi qu'il en ſoit, l'on ne ſauroit diſconvenir que cette bouillie ne ſoit très-indigeſte ; les eſtomacs faits ont de la peine à la ſupporter, à plus forte raiſon celui d'un enfant nouveau né. La farine eſt viſqueuſe, il faut qu'elle ait fermenté, & éprouvé

(1) Le *ſucre de lait*, ou *ſel de lait*, n'eſt autre choſe que la partie la plus douce, la plus balſamique, la plus reſtaurante du lait, c'eſt, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, l'eſſence du lait, la lymphe chyleuſe de l'animal, & les réſultats ſalins, huileux & mucilagineux de toutes les diverſes plantes dont l'animal s'eſt nourri.

Les procédés de cette préparation ſont ſimples, mais il faut beaucoup de lait pour la faire, d'autant plus qu'on en extrait, non-ſeulement le beurre & le fromage, mais encore toute la ſéroſité qui contient les parties conſtitutives de ce ſel en diſſolution : auſſi ne le prépare-t-on que dans les endroits abondans en laitage ; car, à le faire dans le pays où le lait a un certain cours, il reviendroit fort cher.

un degré de feu suffisant pour la purifier & la rendre de facile digestion : il en est de même du lait, & sur-tout de celui des animaux ; il est crasse & épais, trop chargé de beurre & de fromage.

Quant à celle qu'on fait avec le bouillon, l'expérience a appris qu'elle étoit encore plus mauvaise ; la substance animale qui en constitue la qualité, n'est pas du tout analogue aux facultés de l'estomac d'un enfant nouveau né ; elle ne sauroit même se concilier avec le lait de la mere à raison des parties alkalescentes qu'il contient, lesquelles tournent dabord en pourriture par le plus petit degré de chaleur. Pour la panade, je ne crois pas qu'on puisse judicieusement la proposer, non-seulement parce qu'il faudroit que l'enfant en mangeât beaucoup pour en retirer une certaine substance ; mais même parce que la mie de pain n'est qu'un diminutif de la farine. Rien n'est donc au-dessus de la bouillie faite avec le petit lait, ou le sucre de lait, telle que nous l'avons précédemment décrite dans nos formules : elle est fort nourrissante, très-légere, & de facile digestion ; loin de fatiguer les enfans par de nouvelles coliques ; elle modere au contraire celles auxquelles ils se trouvent naturellement exposés.

Avantages résultans de cette méthode, tant pour la mere que pour l'enfant.

Les avantages de cette méthode sont faciles à saisir : on voit d'une part, qu'une mere ne s'expose point à s'exténuer par la trop grande sécrétion du lait, que celui qu'elle fera en sera mieux conditionné & plus salutaire à l'enfant ; d'un autre côté, l'enfant en sera mieux nourri, moins exposé aux coliques, & par conséquent aux lamentations qu'elles déterminent ; car il est bon d'observer que les enfans ainsi élevés pleurent moins, pourvu toutefois qu'on ne leur donne point de mauvai-

ses habitudes, telles que celles de les bercer & de les lever irréguliérement à des heures différentes un jour de l'autre. Mais ce n'est pas là tout ; une *mere* peut tomber malade & d'une maladie assez grave pour l'obliger de renoncer à nourrir, & d'avoir recours à une nourrice étrangere : l'enfant accoutumé au sein de sa mere, ne veut pas prendre celui d'une autre ; il faut donc qu'il perisse ? . . . Ce sont des exemples malheureusement trop fréquens pour être contestés. Mais si l'enfant est accoutumé à la bouillie, on pourra le sauver, il ne s'agira que de la rendre plus nourrissante, ce que l'on obtiendra aisément en augmentant la quantité du petit lait, & en le laissant réduire par le feu. L'on remplira bien mieux cette condition & avec moins d'embarras, par le sucre de lait.

Les difficultés du sevrage, & la révolution sensible qu'un changement subit de nourriture peut déterminer au préjudice de l'enfant, se trouvent anéanties par l'usage de la bouillie au petit lait, il est facile à concevoir combien on peut sevrer aisément les enfans en suivant cette méthode, & combien on peut les sevrer plutôt ; on n'a besoin que d'augmenter insensiblement la dose de la bouillie, & de diminuer, avec les mêmes égards, la quantité du lait : la *mere*, à laquelle il faut aussi donner des soins pour faire évader son lait au moment du sevrage, s'en debarrasse aisément & sans s'en appercevoir, parce qu'elle s'y prend de longue main. On pourroit dire beaucoup d'autres choses là-dessus, mais elles nous meneroient trop loin ; nous venons d'établir les avantages principaux, & ces courtes réflexions suffiront pour faire saisir les autres : les meres, qui mettront ces préceptes en pratique, ne seront pas long-temps à les [redacted] ; néanmoins, il en est un qui pourroit leur échapper ; les circonstances qui peuvent y donner lieu sont assez rares, mais on les rencontre pourtant quelquefois, à la honte de l'humanité. J'entends parler des enfans

nouveaux nés qu'on trouve attaqués de la maladie vénérienne, ſoit que les peres ayant mené une vie libertine, aient porté ce levain dans le mariage, ſoit que cette maladie leur ait été communiquée par quelqu'accident imprévu, comme par des baiſers qu'une perſonne auroit pu leur faire étant attaquée du mal, ſoit enfin par le lait de quelque nourrice étrangere, auquel on pourroit avoir eu recours en quelque occaſion, &c. &c. &c. (1).

Par le moyen de la bouillie, on parviendra plus aiſément à la guérir. Je me ſuis ſervi dans pluſieurs circonſtances de cet expédient avec tout le ſuccès poſſible : je faiſois réduire en poudre des petits gateaux antivénériens, avec leſquels je ſuis dans l'uſage de traiter la maladie chez les adultes, méthode qui m'eſt propre, & dont la facilité & les heureux ſuccès qui en ſont les ſuites ordinaires, décréditeroient toutes les autres, ſi elle étoit plus connue, & je me ſervois de cette poudre en place de la rapure, de laquelle j'augmentois plus ou moins la doſe, ſuivant les circonſtances & la néceſſité.

(1) Roſen rapporte pluſieurs exemples de ces faits. *Voyez* ſon traité des maladies des enfans, page 539 & ſuivantes.

F I N.